

Il y a un peu plus de 100 ans ... en 1914

Témoignages

« La Première Guerre mondiale fut une conflagration sans précédent. Ce furent quatre années pendant lesquelles périrent près de dix millions de soldats et neuf millions de civils - sans compter les vingt millions de blessés qui, toute leur vie, portèrent dans leur chair les stigmates de la guerre. (...)

Rendre hommage, cent ans après, aux victimes de cette guerre, à ces destins brisés et à ces vies fauchées souvent en pleine jeunesse, cela a du sens. Ces morts nous rappellent tout d'abord la valeur de la paix, eux qui ont versé pour elle le tribut du sang. Mais ils nous enseignent aussi les mots précieux d'honneur et patrie. » (*Philippe Richert, Président du Conseil Régional du Grand Est / Préface de l'ouvrage de J-Noël et Francis Grandhomme, « Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre »*)

Nombreux sont nos aïeux qui furent acteurs de la Première Guerre mondiale entre 1914 et 1918. Certains d'entre eux entreprirent de coucher sur le papier ce que leur mémoire risquait d'oublier. Qu'ils aient été civil ou militaire, simple troupier ou officier, soldat français ou uhlan allemand, incorporé alsacien-lorrain, prisonnier des Français « libérateurs » ou des Allemands « envahisseurs », mère ou épouse de soldat, tous ont relaté des épisodes de leur vie durant cette Grande Guerre. Evoquant simplement, avec leurs mots, ce que furent leurs souffrances ou leurs gloires, leurs misères aussi, leurs espérances, tous ces écrivains voulaient témoigner, pour eux-mêmes, pour leurs familles et leurs amis, mais aussi pour l'Histoire. Afin que chacun sache. Afin que nul n'oublie.

Extraits de l'ouvrage publié sous la direction de M. Christian-Frogé / 1922
« LA GRANDE GUERRE VÉCUE, RACONTÉE, ILLUSTRÉE, PAR LES COMBATTANTS »
OPÉRATIONS DES 1^{ÈRE} ET 2^E ARMÉES FRANÇAISES - 19 ET 20 AOÛT 1914
article signé : *Pierre Mascaret*

Le texte en italique, placé entre crochets, a été rajouté pour apporter un éclaircissement lorsque nécessaire.

« Dès le début de la guerre, les 1^{ère} et 2^e Armées françaises ont opéré en étroite liaison. L'étude des mouvements de ces deux groupes de forces ne peut faire l'objet d'aucune division. Nous allons voir comment ces deux armées ont essayé, dès août 1914, de nous rendre les provinces perdues, et pour quelles causes elles échouèrent.

LE THÉÂTRE DES OPÉRATIONS

Le terrain sur lequel se déroule notre offensive [*sous-entendu l'offensive française*] peut se diviser en deux grands secteurs : l'un de montagne, l'autre de plaine.

1. Au delà de la trouée de Belfort s'étendent vers le nord les Hautes Vosges, d'une altitude moyenne de 1.100 mètres. Toute armée qui se trouve sur l'un ou l'autre versant (versant français, versant alsacien) ne peut y prendre ses communications que par les cols : cols de Bussang, de la Schlucht, du Bonhomme, de Sainte-Marie, de Saales, de Schirmeck. Depuis 1871, le tracé de la frontière suivait la ligne des crêtes jusqu'au col de Schirmeck : au delà de ce passage, le massif du Donon se trouvait tout entier en territoire annexé.

2. Au nord-ouest du Donon s'étend la plaine lorraine, qui semble d'un accès facile. Mais elle se rétrécit entre les Vosges et la place de Metz. Une armée qui veut s'élever vers le nord, en venant de la région Baccarat-Nancy, ne dispose pour sa progression que d'étroits couloirs :

– Le couloir de Sarrebourg, entre les contreforts de la montagne et une zone presque impraticable où les bois se mêlent aux étangs (étangs de Réchicourt, de Gondrexange, du Stock, de Lindre), où la terre argileuse sue de partout l'humidité, où l'homme glisse, s'enfonce et s'enlise, où aucun charroi n'est possible en dehors de quelques rares chaussées : routes de Moyenvic à Sarrebourg, de Bensdorf à Sarrebourg, de Dieuze à Fénéstrange, toutes orientées d'ouest en est.

– Le couloir de Blâmont-Sarrebourg est réduit à huit kilomètres de largeur, entre Fénéstrange et Sarre-Union, par les derniers chaînons qui se détachent des Vosges et qui s'abaissent jusqu'à la Sarre.

– Plus à l'ouest, au delà de la zone des étangs, la trouée de Morhange-Bensdorf s'étale sur 55 kilomètres de front,

entre Metz et Dieuze ; elle s'élève en gradins successifs depuis la frontière de 1914 jusqu'à la Sarre.

– De Sarre-Union jusqu'au sud de Morhange, des lignes de collines successives s'étendent comme un rempart, et couvrent absolument la grande voie ferrée Haguenau-Bensdorf-Metz, une des artères qui relie l'Alsace et la Lorraine, et qui permettent de rapides déplacements de troupes de l'une vers l'autre de ces régions.

– Plus au sud encore, la trouée de Morhange est couverte par de nombreuses vallées : celle de la Seille et celles de ses affluents (Loutre Noire, Rivière des Salines, Ruisseau de Videlage) et par de grands bois de part et d'autre du couloir Château-Salins-Morhange (forêts de Brides et Koking, forêt de Grémecey).

ORGANISATION DU TERRAIN PAR LES ALLEMANDS

Longtemps avant la guerre, les Allemands avaient travaillé à constituer une solide barrière sur le front d'Alsace et de Lorraine, pour arrêter une offensive française éventuelle. La défense de la région montagneuse des Vosges pouvait être assurée par de faibles effectifs, qui profiteraient de toutes les difficultés du terrain et de toutes les ressources de la fortification de campagne pour s'opposer à la progression de l'adversaire.

A l'est des Vosges, la ligne du Rhin constituait un fossé profond, presque infranchissable : la Feste [fortifications] d'Isteinerklotz, établie sur la rive droite du fleuve, couvrait les ponts de Huningue et de Neuenbourg ; celle de Neuf-Brisach, sur les deux rives, protégeait deux ponts de bateaux et un pont fixe jetés sur le Rhin. Ainsi l'Allemagne du Sud était garantie contre les dangers d'une invasion.

Pour arrêter la progression éventuelle vers le nord d'une armée française qui aurait débouché des Vosges, ou qui aurait tourné ces montagnes par la trouée de Belfort, la place de Strasbourg était puissamment organisée. Son système défensif se prolongeait dans la vallée de la Bruche jusqu'à Molsheim - Feste Wilhelm II. De solides fortifications de campagne renforcées, établies sur le Donon, en cas de menace de guerre, prolongeraient cette zone fortifiée jusqu'à la Lorraine pour interdire absolument l'accès de la Basse-Alsace et pour empêcher l'adversaire de venir menacer les derrières des forces allemandes, qui combattraient entre Metz et les Vosges.

La défense trouverait également des emplacements de résistance favorables le long de la trouée de Sarrebourg, sur les contreforts qui, à l'Est, bordent la Sarre. En Lorraine, la zone des étangs serait élargie et rendue plus impraticable encore, dès le début des hostilités, car les Allemands avaient l'intention de tendre les inondations de l'étang de Lindre. Plus à l'Ouest, des travaux puissants étaient prévus pour l'organisation des forêts de Brides et Koking.

En 1913, nos ennemis [ne pas oublier que les commentaires sont faits par des anciens combattants français] commençaient la construction d'ouvrages permanents sur la côte de Delme, élargissant singulièrement le périmètre de la place de Metz : la trouée de Morhange se trouvait réduite à une trentaine de kilomètres entre Dieuze et Delme. Une armée française, qui pénétrerait en Lorraine annexée et s'avancerait vers Sarrebrück, serait menacée sur ses deux flancs par le danger de contre-offensives partant soit de la zone Metz-Thionville, solidement organisée, soit de la région des Vosges.

Les Allemands avaient étudié des emplacements pour leurs troupes de couverture, qui ralentiraient notre progression sur les coupures de la Seille et de ses affluents, et donneraient au gros de leurs forces le temps de prendre leurs emplacements de combat sur la zone principale de résistance : côte de Delme, crêtes au Sud de la voie ferrée Morhange-Sarrebourg jusque vers Sarrebourg, crête au sud du ruisseau de Lixheim, qui barre la trouée de Sarrebourg.

Un réseau très dense de voies ferrées, en arrière du front d'Alsace et de Lorraine, permettrait aussi bien l'arrivée des troupes du cœur de l'Allemagne, que le transport latéral de forces du Sud-Est vers le Nord-Ouest - de Strasbourg vers Metz - en vue de la manœuvre. Ainsi les armées allemandes pourraient rapidement venir se masser sur la position principale de résistance en vue d'arrêter les armées françaises. Ces dernières utiliseraient vraisemblablement pour leur offensive la trouée de Morhange. Elles se heurteraient à une zone aménagée avec toutes les ressources de la fortification moderne, et dont la force de résistance serait décuplée, grâce à l'emploi massif des canons lourds et à la multiplication des mitrailleuses.

Le terrain avancé, au sud de la ligne Delme-Morhange-Bensdorf-Lixheim, était soigneusement repéré, compartimenté tantôt par des perches verticales, tantôt par des arbres taillés de façon distinctive. L'artillerie allemande y avait, en temps de paix, exécuté de nombreux tirs d'instruction, pour bien connaître les distances.

C'est dans cette région que nos soldats [l'armée française] vont, en effet, se lancer dès les premiers jours d'août 1914, mais ils ne pourront enfoncer les organisations ennemies, car ils ne disposeront pas du matériel capable d'appuyer leur progression. Leur bien faible artillerie lourde et leur artillerie de campagne essaieront en vain de leur ouvrir un passage ; tout le courage de nos troupes viendra se briser contre des positions allemandes demeurées intactes.

Répartition des forces allemandes

Depuis de longues années, le Commandement allemand, qui connaissait la puissance de la barrière fortifiée établie sur notre territoire [la France] par le général Seré de Rivières, avait résolu de rester sur la défensive dans la région d'Alsace et de Lorraine, dès le début des hostilités. Il avait résolu d'y économiser les effectifs, grâce à l'utilisation du terrain, de la fortification, et grâce à l'emploi des armes automatiques.



Avec le maximum de leurs forces disponibles, nos ennemis voulaient prendre une offensive vigoureuse par la Belgique, de part et d'autre du couloir Sambre-Meuse, pour déborder l'aile gauche des Armées françaises.

Mais le Commandement germanique comptait ne pas garder indéfiniment une attitude passive sur le front de Lorraine : bien au contraire, quand l'assaut de nos troupes serait venu se briser contre le môle solide établi en arrière de la frontière, les Allemands voulaient passer à une contre-offensive puissante en direction de la trouée de Charmes pour déborder rapidement par sa droite le gros des armées françaises, déjà tourné par sa gauche grâce à la violation des territoires belges, et enserrer ainsi nos forces entre les deux branches d'une véritable tenaille, selon la théorie chère à Schlieffen. Nos ennemis avaient la possibilité d'exécuter cette double offensive, grâce au dédoublement de leurs Corps d'Armée, dès le début des hostilités.

Dans les derniers jours de juillet 1914, les Allemands commencent l'appel de leurs réserves et renforcent leurs unités. Dès le 28 juillet, les détachements de couverture occupent leurs positions en Alsace-Lorraine. A l'abri de cette couverture viennent se concentrer :

1. Sur le front d'Alsace :

– La VII^e Armée de von Heeringen, à l'effectif de 120.000 hommes. Elle comprend trois Corps d'Armée actifs, un Corps de Réserve. Elle s'établit dans la région forestière des Vosges et sur le Donon.

– En arrière et au sud, dans la région Colmar-Neuf-Brisach-Mulhouse, le détachement d'Armée von Deimling, à l'effectif de 40.000 hommes, est chargé de la garde de la Haute-Alsace.

2. Sur le front de Lorraine :

La VI^e Armée, commandée par le kronprinz [*prince héritier*] de Bavière - trois Corps d'Armée actifs, un Corps de Réserve - soit 200.000 hommes, dans la région au sud de Sarrebrück, la droite appuyée à Metz. Le kronprinz de Bavière doit rester sur ses positions défensives, et y attirer les troupes françaises. (...)

Répartition des forces françaises

Sur le front d'Alsace et de Lorraine, c'est au contraire une attitude nettement offensive que le Commandement français va adopter, dès le début des opérations. En effet, notre doctrine de guerre nous ordonnait de nous emparer de l'initiative des opérations, c'est-à-dire de passer à l'attaque. Nous avons trop le respect des traités pour vouloir violer la neutralité belge. Un seul théâtre d'opérations s'offrait dès lors à nous, pour y porter notre offensive : la région frontière d'Alsace-Lorraine.

Nous voulions jeter une partie de nos forces en direction générale de Sarrebrück par la trouée de Morhange-Sarrebourg, pendant qu'une forte couverture nous garantirait contre toute entreprise ennemie, tant à droite, aux débouchés des Vosges, qu'à gauche, face à Metz. Nos armées de gauche prendraient également l'offensive au Nord de Thionville.

Au cas probable où l'adversaire se déciderait à traverser la Belgique pour envahir ensuite notre territoire, l'opération entreprise en direction de Sarrebrück troublerait la concentration allemande, compromettrait gravement la réussite de la manœuvre débordante entreprise par le Commandement germanique, en obligeant celui-ci à reporter une partie de ses forces de Belgique en Lorraine pour arrêter notre progression et conjurer la menace suspendue sur les derrières de l'aile droite allemande.

Dès le début de la guerre, le général Joffre décide d'exécuter son plan d'offensive en Alsace-Lorraine ; toutefois, selon une variante, arrêtée dès le temps de paix pour le cas où l'adversaire violerait la neutralité belge, une offensive vigoureuse doit également être prise plus à gauche, dans le Luxembourg belge.

Deux Armées françaises se préparent à envahir les provinces perdues :

– La 1^{ère} Armée qui comprend les 7^e, 8^e, 13^e, 14^e, 21^e Corps d'Armée (ce dernier renforcé d'une brigade coloniale), les 57^e, 58^e, 63^e et 66^e divisions de réserve, la 8^e division de cavalerie ; soit 250.000 hommes, sous les ordres du général Dubail. Mais bientôt une partie de cette armée servira à constituer, sous le commandement du général Pau, l'Armée d'Alsace (la 1^{ère} Armée perdra ainsi un groupe de divisions de réserve, le 7^e Corps d'Armée et sa division de cavalerie). Au début d'août, le gros de la 1^{ère} Armée se concentre dans la région d'Epinal, la droite vers Belfort, la gauche vers Lunéville.

– La 2^e Armée, composée des 9^e, 15^e, 16^e, 18^e, 20^e Corps d'Armée (ce dernier renforcé d'une brigade coloniale) des 69^e, 68^e et 70^e divisions de réserve, des 2^e, 6^e et 10^e divisions de cavalerie, plus, quelques jours après la déclaration de



guerre, des 64^e, 73^e et 74^e divisions de réserve, soit 260.000 hommes, aux ordres du général de Curières de Castelneau.

Le gros de la 2^e Armée se rassemble vers Nancy, la droite au nord de Lunéville, la gauche près de Toul.

Les divisions de réserve sont chargées d'organiser le Grand-Couronné, en avant de Nancy ; les forces du général de Castelneau s'en trouvent d'autant affaiblies. (...) Le général de Castelneau ne disposera donc plus que de 130.000 hommes pour passer à l'attaque : ce sera l'une des causes de son échec [*bataille de Morhange*].

LES OPÉRATIONS DE LA 1^{ère} ARMÉE

En raison des prescriptions du Ministre de la Guerre [*Adolphe Messimy*], les troupes françaises laissent inoccupée, au début du conflit, une zone de huit kilomètres de profondeur à partir de la frontière. Dans les Vosges, les Allemands en profitent pour occuper et organiser les crêtes.

Le gros de la 1^{ère} Armée se rassemble à l'ouest de la Meurthe, dans la région Saint-Dié-Baccarat.

Avant d'entreprendre sa marche vers le nord-est, le général Dubail doit se prémunir contre l'éventualité d'une offensive ennemie, qui pourrait déboucher des Vosges en arrière de sa droite, et surprendre toute la 1^{ère} Armée en flagrant délit de manœuvre. Il va faire occuper très solidement la chaîne des Vosges, afin de n'avoir rien à redouter sur son flanc droit.

Pendant que le 7^e Corps et la 8^e division de cavalerie pénétreront en Alsace par la trouée de Belfort, et dégageront le pays jusqu'à la Bruche, le centre de la 1^{ère} Armée (21^e et 14^e Corps) enlèvera les cols des Vosges, du Bonhomme à Saales, et occupera ensuite la chaîne du Donon pour se lier au mouvement de la gauche, qui progressera par la trouée de Sarrebourg.

Rappelons, dès maintenant, que nos troupes, qui vont se porter dans le Sundgau, seront rejetées le 9 août sur la place de Belfort, et que les Allemands pourront ramener vers Colmar et Strasbourg les XV^e et XVI^e Corps qui faisaient face à notre 7^e Corps et à notre 8^e division de cavalerie.

Opérations préliminaires : L'occupation des cols des Vosges

Dès le 7 août, sitôt reçus les ordres du général Dubail, la 43^e division du 21^e Corps d'Armée, concentrée primitivement vers Saint-Léonard et dans la vallée de la Fave, se porte vers les cols du Bonhomme et de Sainte-Marie : ce n'est qu'après de durs combats que nos soldats réussissent à occuper les passages.

La 13^e division du même Corps, rassemblée d'abord dans la région de Badonviller, marche à l'attaque des cols à la gauche de la 43^e division : les 3^e et 21^e bataillons de chasseurs enlèvent brillamment le col de Saales, à la date du 12 août. Le 21^e régiment d'infanterie s'empare du col de Hans. Mais il faut déboucher de ce col dans la vallée de la Bruche, et les Allemands résistent avec acharnement sur les hauteurs qui s'étendent entre Plaine et Diespach : les 21^e et 109^e régiments, bien appuyés par les batteries du 69^e d'artillerie, se lancent à l'assaut et refoulent l'adversaire.

Plus à droite, vers Saint-Blaise, dans la vallée, le 1^{er} bataillon de chasseurs mène une action plus brillante encore : les soldats du 132^e allemand s'enfuient devant nos Diables bleus qui leur arrachent leur drapeau.

Notre avance se fait plus rapide dans la vallée de la Bruche. Nous nous rapprochons de Molsheim et de la fameuse Feste Wilhelm II. Schirmeck, puis Wisch, sont enlevés par les 52^e, 99^e, 140^e et 109^e régiments d'infanterie et par le 20^e bataillon de chasseurs.

Mais bientôt l'adversaire, qui a reçu de nombreux renforts, résiste avec plus d'opiniâtreté. Des combats sanglants se déroulent sur la rive droite de la Bruche, et nous ne remportons pas toujours l'avantage. Les 17^e, 21^e et 109^e régiments subissent des pertes sérieuses ; les contre-attaques allemandes se multiplient : le 18 août, l'une d'elles réussit à nous reprendre Wisch. (...)

De la trouée de Belfort jusqu'au massif du Donon, toutes les crêtes des Vosges sont conquises. Nous avons pris pied dans les vallées alsaciennes et l'ennemi ne paraît pas capable de nous en rejeter ; près de Schirmeck seulement, la lutte reste très violente.

L'opération préliminaire ordonnée par le général Dubail - occupation des cols par une puissante flanc-garde - a donc pleinement réussi.

Le Commandant de la 1^{ère} Armée peut passer, dès le 12 août, à l'opération principale : la marche offensive en direction du nord-est. Il prescrit aux 8^e et 13^e Corps de se porter vers le front Sarrebourg-Dabo, qu'ils devront organiser défensivement, dès qu'ils l'auront atteint.

L'OFFENSIVE DE LA 1^{ère} ARMÉE

Le 12 août, les 8^e et 13^e Corps d'Armée franchissent la Meurthe ; à gauche, le 8^e Corps assure la liaison de la 2^e Armée. Le 14 août, les 85^e, 95^e, 29^e et 13^e régiments du 8^e Corps arrachent Domèvre au 1^{er} Bavarois. Dans la nuit du 14 au 15, le 95^e s'empare de Blâmont. Le 13^e Corps a échoué devant Cirey le 13, mais enlève ce village le 14. Le 16, la frontière est franchie : la couverture allemande peut à peine retarder nos progrès. Le 17 août, le 13^e Corps, qui a dépassé la Sarre par sa droite, atteint la ligne Lorquin-Abreschviller.

Plus à l'ouest, le 8^e Corps a continué son avance vers Sarrebourg. Malheureusement il éprouve, à peine la frontière franchie, les plus sérieuses difficultés pour garder la liaison avec la 2^e Armée : il en est, en effet, séparé chaque jour davantage par la zone des Etangs et ce n'est plus guère que par la route de Moyenvic à Sarrebourg qu'il peut, à partir du 18, se relier à la droite du général de Castelnaud.

Le 18 août, le 8^e Corps arrive devant Sarrebourg. Une ligne de positions couvre la ville et la voie ferrée de Bendorf à Saverne : il faut l'enlever d'assaut.

Un combattant du 95^e régiment, le lieutenant Péricard, nous a donné le récit suivant de la bataille :

« Le 18 août au matin, le 8^e C.A. arrive devant Sarrebourg ; l'ordre d'attaque lui prescrit d'atteindre le front Kerprich- Bois-Saint-Hubert, à l'ouest de Sarrebourg. Il sera appuyé à droite par le 13^e Corps, à gauche par le 16^e (2^e Armée).

Le 95^e R.I. est désigné pour attaquer Sarrebourg : le général de Maud'huy, commandant la 31^e brigade, a promis cette récompense au régiment, à la suite de sa brillante attitude à Blâmont.

Promesse qui honore à la fois le chef et les hommes. Le 95^e (colonel Tourret) part de Lorquin vers 6 heures du matin, traverse Xouaxange, franchit le canal de la Marne au Rhin et s'établit à la cote 325, près de la route de Paris, à 5 kilomètres de Sarrebourg.

Vers midi, les 2^e et 3^e bataillons du 95^e commencent le mouvement ; chaque bataillon est en colonne double, les compagnies en ligne de section par quatre. Quand nos troupes arrivent sur la crête de la colline, à 1.500 mètres de Sarrebourg, l'ennemi fortement retranché sur les hauteurs au Nord de la ville, déclenche un tir violent de « gros noirs ».

La progression se fait cependant sans aucun arrêt, par bonds rapides. A 15 h 30, les premières compagnies pénètrent dans Sarrebourg, chassent les Allemands restés en arrière-garde, et occupent les lisières nord de la ville. Le 85^e s'empare de Buhl et une compagnie du 95^e se retranche à Hoff, en avant de Sarrebourg.

La population de Sarrebourg fait un accueil chaleureux à nos soldats. Devant chaque maison sont disposés des seaux de vin, des bouteilles de bière, des provisions de toutes sortes. Les habitants bourrent les musettes des poilus de cigarettes et de paquets de tabac.

Cependant, ils ne cachent pas leur appréhension : « La retraite des Allemands n'est qu'une feinte. Ils ont reculé pour vous amener sur les emplacements de combat choisis par eux. Ils sont plus nombreux que vous ; ils ont dix fois plus de canons. Prenez garde ! » Ces avertissements ne sont que trop exacts ; on ne tardera pas à s'en apercevoir. »

En effet, à quelques kilomètres au delà de Sarrebourg, le 8^e Corps va se heurter à de nouvelles positions sur lesquelles sont accourus de nombreux renforts allemands. L'artillerie lourde ennemie s'est installée sur les hauteurs qui dominent la Sarre, de Réding jusqu'à Fénéstrange, et elle flanque toute la vallée que nos troupes doivent suivre dans leur progression vers le Nord. La lutte va devenir plus acharnée, et les Allemands, bientôt, reprendront l'avantage.

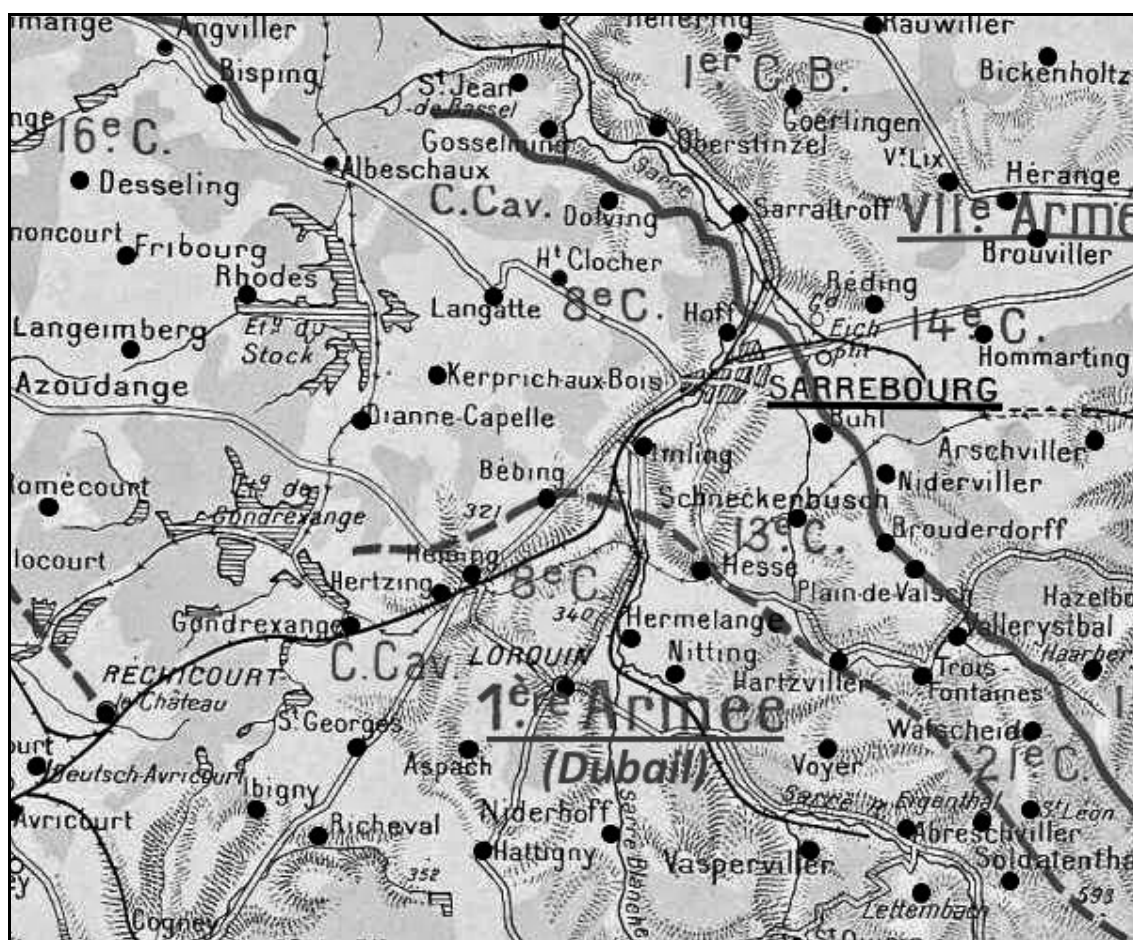
LA 1^{ère} ARMÉE, les 19 et 20 août 1914

La 1^{ère} Armée, comme la 2^e, a reçu mission d'attaquer avec vigueur, afin de fixer devant elle le maximum de forces allemandes. En cas d'offensive victorieuse, les 1^{ère} et 2^e Armées devront se porter dans la région de Sarrebrück, puis marquer un temps d'arrêt afin d'organiser de solides positions sur la Sarre, et d'attendre là le développement de l'importante opération que nos troupes doivent entreprendre dans le Luxembourg belge.

Mais les 19 et 20 août, ces plans vont être déjoués à la 1^{ère} Armée comme à la 2^e. Le général Dubail verra tous ses efforts se briser contre les fortifications établies par l'adversaire sur ce front approximatif : Mittersheim-Gosselming-Voie ferrée de Bendorf à Sarrebourg-Réding-Phalsbourg.

Le 18 au soir, la 1^{ère} Armée occupe les emplacements suivants :

- En avant et à gauche, dans la région des Etangs, le Corps Conneau qui assure difficilement la liaison avec le 16^e Corps de la 2^e Armée.
- Plus à l'est, le 8^e Corps d'Armée, entre l'étang de Stock et les derniers contreforts des Vosges. Les troupes du 8^e Corps ont enlevé Sarrebourg dans la journée du 18 août.
- Sur les premiers contreforts des Vosges, s'est établi le 15^e Corps.
- Le 21^e Corps est divisé en deux : la brigade coloniale (5^e et 6^e régiments) et la 43^e division se trouvent du côté de Saint-Quirin. La 13^e division a été rattachée au 14^e Corps.
- Cette 13^e division est installée sur le Donon. Elle appuie sa droite à la Bruche, à trois kilomètres en aval de Schirmeck.
- Le reste du 14^e Corps se répartit ainsi : 28^e division au delà de la Bruche, dans la vallée ; 27^e division en couverture, à droite, vers Urbeis, où elle se relie à la 58^e division de réserve (Armée d'Alsace), en position de part et d'autre du col de Saales.



La marche vers le nord de la gauche de la 1^{ère} Armée est rendue très difficile par une puissante artillerie lourde allemande, en position depuis Oberstein jusqu'à Lixheim : cette artillerie flanque toute la vallée de la Sarre que doivent suivre nos troupes.

Le général Dubail prescrit à la 13^e division (14^e C. A.) de pousser des fractions en direction d'Oberstein, et à la 43^e division (21^e C. A.) de marcher sur Plaine-de-Walsch, un peu à gauche de la 13^e. La progression de ces troupes doit permettre à nos soldats d'effectuer leur mouvement par la vallée de la Sarre, la 16^e division (8^e C. A.) se portant par la rive droite sur Réding, le Corps de cavalerie Conneau avançant vers Gosselming.

La 15^e division (10^e, 27^e, 56^e et 134^e régiments d'infanterie) reste en réserve au sud de Sarrebourg, de même que le 13^e Corps au sud-est de cette ville, et la brigade coloniale dans les environs d'Abreschwiller : ces différentes unités se tiennent prêtes soit à marcher vers Sarrebrück, soit à faire face à l'est, en direction de Saverne-Oberstein, où de forts rassemblements ennemis sont signalés, prêts à passer à la contre-attaque.

LA BATAILLE

L'offensive de la 1^{ère} Armée continue. Le général Dubail ne garde en réserve que le 13^e Corps. La bataille présente, le 20 août, deux allures bien distinctes :

- d'une part, dans la vallée de la Sarre, le 8^e Corps d'Armée marque un recul très sérieux.
- d'autre part, dans la zone montagneuse des Vosges, nous réussissons à maintenir nos positions et à briser tous les efforts de l'ennemi.

Zone de plaine

Le général Dubail a prescrit à la 15^e division du 8^e Corps de se porter, pendant la nuit du 19 au 20 sur Gosselming, afin d'enlever par surprise ce village où le 1^{er} Bavaois s'est puissamment retranché. L'action ne commence, en fait, qu'au petit jour. A l'ouest de la Sarre, la 15^e division, prolongée sur sa droite par les 13^e et 29^e régiments d'infanterie, progresse à la faveur du brouillard. Elle échappe ainsi partiellement au tir des canons lourds, et s'élance à l'assaut. Gosselming tombe entre nos mains.

Sur la rive droite de la Sarre, le 95^e régiment d'infanterie (16^e division) réussit à enlever Eich. Mais, à 11 heures, nos succès s'arrêtent. Nos troupes ont déjà subi des pertes sévères : l'artillerie allemande les couvre de projectiles ; elle est supérieure à la nôtre en puissance et en portée. L'action tardive de nos batteries lourdes d'armée, qui prennent position sur les croupes à quatre kilomètres au sud de Sarrebourg, n'arrive pas à éteindre le feu des pièces ennemies : celles-ci affirment, aux dépens de nos canons, la supériorité de leur tir.

Ecrasée par les obus, assaillie par l'infanterie bavaroise qui attaque Gosselming par le nord, la 15^e division française fléchit, évacue le village, et se retire en combattant sur les hauteurs qui se trouvent à 3 kilomètres au nord-ouest de Sarrebourg. Les 13^e et 29^e régiments d'infanterie de la 16^e division résistent avec acharnement le long de la Sarre, et ne reculent que pied à pied, malgré leurs vides, en infligeant à l'ennemi des pertes énormes. Mais ils seront contraints, dans la soirée, de se reporter en arrière du canal de la Marne au Rhin, à la droite de la 15^e division, dont le repli atteint 15 kilomètres.

A l'est de la Sarre, à partir de 14 heures, les contre-attaques bavaroises, d'abord infructueuses, commencent à progresser. Elles réussissent à dégager Eich ; puis le succès ennemi s'accroît, car le recul de nos effectifs sur la rive gauche a découvert Sarrebourg. A 16 h 30, les 85^e et 95^e régiments d'infanterie française perdent la position de Hoff-Buhl, à laquelle ils s'étaient accrochés, et se retirent dans un ordre impeccable vers Imling, protégés par le 13^e Corps, dont l'artillerie et une division d'infanterie interviennent soudain entre la Sarre et la Bièvre. La retraite se poursuivra dans la nuit jusqu'à Xouaxange.

Ce que furent ces combats de Sarrebourg, comment ils atteignirent par moments au sublime de l'épopée, le lieutenant Péricard, du 95^e R. I., va nous le dire :

« Le 19 au matin, la 32^e brigade avait reçu l'ordre d'attaquer les hauteurs de la rive droite de la Sarre, entre Saarlaltruf et Reding. Le 96^e était resté à Sarrebourg, en réserve. Toute la journée s'était passée pour les hommes du régiment à pourchasser les espions - il y en avait dans chaque maison. Chaque cave recelait un téléphone. Mais on se contentait trop souvent de couper les fils et d'emmener les coupables au poste. Les sanctions ne furent pas assez immédiates : quand, le lendemain, nous devons abandonner la ville, les espions seront les premiers à se précipiter sur nos soldats en retraite et à les fusiller à bout portant. L'attaque de la 32^e brigade, le 19, nous a coûté de grosses pertes. Elle s'est heurtée à d'innombrables réseaux. L'artillerie ennemie a fait, parmi nos troupes, des ravages effrayants.

Le 20, l'offensive reprend. Les objectifs sont : pour le 95^e, le village de Eich et la crête située entre les cotes 316 et 325 ; pour le 85^e, le village de Reding et la cote 316 ; pour la 32^e brigade, Saarlaltruf et la cote 325. Au début, nous avons l'avantage. Le village de Eich est enlevé par un bataillon du 96^e. Mais l'artillerie ennemie inonde ce village d'obus de 210. De nombreux incendies se déclarent. Des maisons s'effondrent, ensevelissant les défenseurs. Ni le 85^e régiment d'infanterie à droite, ni le 13^e régiment d'infanterie à gauche, n'arrivent à leurs objectifs. Le bataillon du 95^e doit se replier sur Sarrebourg, sous peine d'encerclement.

Des hauteurs au nord de la ville, les Allemands se précipitent, soutenus par leur artillerie. Nos mitrailleuses et nos feux de salve font dans leurs masses compactes des trouées sanglantes. Mais, sans cesse, de nouvelles vagues déferlent. Le bombardement s'exaspère. Les espions ont dû conserver des lignes téléphoniques intactes, car tous nos mouvements sont aussitôt signalés, et les obus suivent nos troupes à la piste. Le 85^e, à droite, a perdu son colonel et presque tous ses officiers. Il doit reculer en arrière d'Imling, laissant à découvert le flanc du 95^e. Les hommes du 95^e ont, la veille, organisé défensivement les lisières de la ville. Ils ont creusé des créneaux dans les murs, établi des barrages avec des tonneaux, des tables, des planches, amorcé des tranchées. Le 2^e bataillon se déploie à la lisière Est, devant la caserne des uhlands, à droite de la route de Bühl. Le 1^{er} bataillon se porte à gauche de cette route. Le 3^e bataillon se retranche devant les casernes.

Les Boches arrivent à 300 mètres et se terrent. On se fusille à bout portant. Le nombre des nôtres décroît de minute en minute, alors que les effectifs ennemis augmentent sans cesse. Des agents de liaison rampent de section en section pour dire que l'ordre est de tenir, afin de permettre l'arrivée du 13^e Corps. Le colonel Reibell, qui commande la brigade, fait passer une note, disant : « Le 95^e se couvre de gloire. S'il peut tenir jusqu'à 16 heures, je ferai décorer le drapeau du régiment. » Cette nouvelle déchaîne l'enthousiasme. Les actes d'héroïsme se multiplient. Le lieutenant Potier, qui commande une section de mitrailleuses, donne ses ordres debout sous les balles, une cigarette aux lèvres. Le capitaine Fourné (4^e compagnie), qui est entré le premier dans Sarrebourg et dont le courage tranquille demeurera légendaire au régiment, se tient debout près du lieutenant, la jumelle aux yeux, et, quand il voit que le tir des mitrailleuses est efficace, il s'écrie :

« Bravo, Potier ! » Le soldat Aussourd tire, dans la position du tireur à genoux, tous ses camarades tués autour de lui. Quand il n'a plus de cartouches, il prend celles des morts. Un agent de liaison, qui passe en rampant, lui crie : « Couche-toi, voyons ! Tu vas te faire tuer !

- Qu'est-ce que ça fait répond Aussourd, puisque tous mes camarades sont morts ! »

Les officiers ont pris des fusils et font le coup de feu avec leurs hommes. Les blessures n'empêchent pas de se battre : les balles, que de nombreux soldats glissent dans les fusils, sont tachées de leur sang. Des hommes mortellement atteints, rassemblent leurs dernières forces pour aller porter leurs cartouches aux camarades demeurés valides. L'artillerie ennemie redouble de fureur. Beaucoup de maisons s'enflamment. Le tir des mitrailleuses est si violent que les balles forment des nappes. Nos 75, qui ont tiré sans arrêt depuis le matin, doivent s'arrêter, leurs caissons vides. De nombreuses pièces ont d'ailleurs été démontées. Leurs servants se sont aussitôt précipités au service des pièces restées intactes.

Il fallait tenir jusqu'à 16 heures. A 16 heures 30, le 95^e se bat toujours, mais le 13^e Corps n'est pas encore arrivé. Les Allemands se sont infiltrés sur plusieurs points des lisières. Les défenseurs reçoivent des balles,

non plus seulement de face, mais de droite et de gauche ; ils ont subi des pertes énormes (le 95^e laissera 1.067 des siens à Sarrebourg). Le colonel Tourret donne l'ordre de repli.

Cet ordre est accueilli avec un mélange de soulagement et de stupéfaction. « Comment ? Nous abandonnons Sarrebourg ? et le 13^e corps, qu'est-ce qu'il fait ? » Le capitaine Cournot (2^e compagnie) déclare : « Que les autres s'en aillent, s'ils veulent. Moi, je reste ! »

La retraite commence cependant. Mais les Allemands se précipitent à la suite des nôtres. De nombreux civils (les immigrés) se joignent aux Allemands, et ouvrent le feu par les fenêtres et les soupiraux. Toute défense est inutile. Alors, dans une inspiration de sublime folie, le colonel Tourret fait ranger par quatre les hommes qu'il a rassemblés autour de lui ; il se met à leur tête, et la colonne défile, au pas cadencé, le fusil sur l'épaule, baïonnette au canon, le drapeau déployé, comme à une revue de champ de manœuvre. Quand des hommes tombent, les survivants serrent les rangs, sans hâte, pour narguer les Boches.

Tous les blessés, qui étaient en traitement à l'hôpital, sortent de leurs lits pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi et se traînent par les rues, à la suite de la colonne. Des pansements se défont, et beaucoup de blessés expirent dans des flots de sang.

A la sortie de Sarrebourg, le général de Maud'huy, qui a quitté la ville un des derniers, est là, avec son portefanion. Il avise la musique, qui accompagne le colonel. « Allons, les gars, dit-il, préparez-vous à jouer ! » Les musiciens sortent leurs instruments. « Et maintenant, poursuit le général, la Marche Lorraine ! »

Les musiciens jouent la Marche Lorraine ; les hommes suivent la musique et chantent les paroles à pleine voix. Le général de Maud'huy vient le dernier, son éternelle pipe à la bouche. Et c'est ainsi que, sous la pluie des balles, les débris du 95^e s'éloignent de Sarrebourg !

Comme le régiment repassait la Sarre, il vit arriver, vers l'est, les avant-gardes du 13^e Corps. Avec une ardeur admirable, le 13^e Corps s'élança en direction de Sarrebourg. Mais, décimé par l'artillerie, harcelé par d'innombrables mitrailleuses, il dut se replier à son tour. Sarrebourg était définitivement perdu pour nous.

Un dernier détail, sans grande valeur intrinsèque, montrera de quelle façon nous comprenions la guerre d'invasion. Le 20 août, dans l'après-midi, l'officier de ravitaillement du 95^e, qui avait quitté Sarrebourg avec ses voitures, se souvint tout à coup qu'il avait laissé impayé un ordre de réquisition. Il revint dans la ville sous les obus et sous les balles, se rendit à la mairie et remit au bourgmestre stupéfait la somme qu'il lui devait. « Je n'ai pas voulu qu'il fût dit, racontait-il plus tard, que des Français avaient laissé des dettes derrière eux ! »

Secteur de montagne

Le 21^e Corps (43^e division et brigade coloniale) était le 19 août, au soir, en position sur les hauteurs de la rive ouest de la Bièvre, avec sa droite appuyée sur le Soldatenkopf. Les 5^e et 6^e régiments d'infanterie coloniale, qui formaient la gauche du dispositif, reçurent l'ordre de poursuivre, le 20 août, leur offensive, en direction de Dabo.

Nos marsouins se portent immédiatement en avant. Mais, malgré les efforts les plus héroïques, ils ne peuvent gagner un pouce de terrain. Tombant sous les feux de l'artillerie lourde allemande, ils éprouvent un sanglant échec au Haarberg, et sont contraints de revenir sur leurs positions de départ. Les contre-attaques de nos troupes réussissent toutefois à contenir l'adversaire qui a franchi le ruisseau, puis à le rejeter sur la rive est.

Le même jour, la 13^e division du 21^e Corps, rattachée provisoirement au 14^e Corps d'Armée, parvient à se maintenir sur le Donon, malgré les assauts multipliés des Allemands.

La retraite

En résumé, la 1^{ère} Armée réussit à conserver toutes ses positions sur la droite, dans la région montagneuse, ainsi qu'au centre, malgré l'échec du Haarberg. Mais, à gauche, le 8^e Corps a reculé de 12 à 15 kilomètres, et n'a pu s'établir qu'en deçà du canal de la Marne au Rhin.

Le général Dubail ne songe pas cependant à la retraite. Il désire s'organiser sur des positions nouvelles, en poussant même sa gauche de un ou deux kilomètres vers le nord, au delà du canal. L'ennemi a d'ailleurs subi des pertes considérables, malgré les avantages que lui a procurés son artillerie lourde. Le 1^{er} bavarois, entré autres, s'est fait décimer. Considérant la fermeté du moral de la 1^{ère} Armée, le général Dubail estime que les revers de la journée du 20 août peuvent encore être réparés.

Malheureusement, le 20 au soir, de très graves nouvelles lui parviennent. L'Etat-Major de la 2^e Armée, puis le Grand Quartier Général lui font connaître l'échec de Morhange : toutes les forces du général de Castelnau battent en retraite vers Nancy. Il faut bien que le général Dubail se résigne, lui aussi, à cette retraite, sous peine de voir les troupes du kronprinz Rupprecht le déborder par le nord.

Le 21 août, la 1^{ère} Armée reçoit de son chef l'ordre de se replier sur Blâmont. Alors, le grand repli de toutes nos forces de l'Est commence. Nous évacuons les pays annexés. Au grondement du canon, nos colonnes repassent la frontière. Au loin, des villages flamboient. Des paysans fuient vers l'ouest, éperdument.

Que de pensées agitent l'âme des soldats ! Avoir cru conquérir, dès les premiers jours de la guerre, les provinces perdues ; avoir fait flotter ses drapeaux sur des villes, des villages, des hameaux dont tous les habitants accueillaient en habits de fête les Français, au bruit des musiques, des chansons et des rires ; s'être senti un moment

transporté jusqu'à ce Rhin dont quelques patrouilles de cavalerie purent fouler la rive ... Et puis, tout à coup, sombrer en pleine réalité, évacuer la Lorraine, l'Alsace presque tout entière, abandonner les provinces, un instant retrouvées, à la colère du vainqueur, laisser derrière soi tant de tombes pour s'en revenir, en vaincus. »



Nous vous proposons ci-dessous d'autres récits consacrés à la Grande Guerre dans la région de Sarrebourg :

- ✕ la progression du 95^e RI de l'armée française vers Sarrebourg, racontée par le 2^e classe Chambraud,
- ✕ et par le capitaine Paul Rimbault, lieutenant officier d'approvisionnement au 95^e RI ;
- ✕ des extraits du journal de guerre de Jacques Gauthier, fourrier au 29^e RI. Ce texte vous permettra de vous faire une idée du long et difficile chemin parcouru par les soldats français avant qu'ils ne franchissent la frontière franco-allemande et ne parviennent le 18 août 1914 devant la petite ville de Sarrebourg ;
- ✕ la lettre d'un cavalier du 1^{er} corps d'armée bavarois, intitulée *Bayerische Fußartillerie bei Saarbürg*, l'artillerie à pied bavaroise à Sarrebourg. Lecture intéressante, puisque relatant le vécu d'un militaire ennemi des Français ;
- ✕ des témoignages de médecins militaires français qui vécurent la bataille de Sarrebourg au sein du service de santé de l'armée française ;
- ✕ L'historien Olivier Monier abordera le traitement des corps des soldats tombés au cours de la bataille de Sarrebourg.

Les récits de l'instituteur de Hermelange, Théodor Hommes, et du greffier au Tribunal cantonal de Lorquin, François Laurent - tous deux Allemands, fonctionnaires du Reich, pris en otages par l'armée française lors de son repli consécutif à la défaite de Sarrebourg - se poursuivront dans le prochain Hesse-Infos qui paraîtra en Janvier 2018.

RÉCIT DU 2^E CLASSE CHAMBRAUD

Les premiers assauts et la pénétration du 95^e RI dans Sarrebourg

« **Le 11 août**, nous échangeons les premiers coups de feu et essayons les premiers coups de canons, des 77, vite réduits au silence par les 75 du 1^{er} RA [Rég^l Artillerie], qui nous suit pas à pas et réagit avec une efficacité qui font notre admiration, et nous donnent une impression de sécurité et de confiance qui ne se démentira pas de toute la guerre.

Dans la nuit du 14 au 15, une unité du 85^e RI et le 2^e bataillon du 95^e doivent attaquer Blâmont. Nous sommes en réserve dans les bois au sud de la ville. Vers minuit, nous entendons les cris de « En avant, à la baïonnette ! », le clairon sonne la charge et une violente fusillade éclate. Nous sommes aux aguets dans une nuit opaque. Après un temps qui nous paraît long, le silence le plus complet est revenu. Vers 3 heures, nous ignorons le résultat ; un obus tombe dans la 4^e compagnie, tuant un caporal et blessant plusieurs hommes.

A la pointe du jour, **le 15 août**, nous apprenons que le 2^e bataillon a atteint son objectif, mais qu'il a été très éprouvé ; nous le dépassons, traversons Blâmont sans nous arrêter et continuons la marche vers la frontière, que nous franchissons dans la journée, sans résistance ; les Allemands se replient. Le soir, sous un violent orage, vers 21 heures, nous arrivons à Hattigny.